

Théâtre de la Bastille

76 rue de la Roquette

75011 Paris

Réservations : 01 43 57 42 14 - Fax : 01 47 00 97 87

www.theatre-bastille.com

Service de presse

Irène Gordon-Brassart - 01 43 57 78 36

igordon@theatre-bastille.com



du 3 au 30 mars 2014 à 20 h, dimanche à 17 h, relâche les lundis
et relâche exceptionnelle le jeudi 6 mars

Jeunesse sans dieu

texte de Ödön von Horváth

spectacle de François Orsoni

Tarifs

Plein tarif : 24 € - tarif réduit : 17 € - tarif réduit + : 14 €

www.theatre-bastille.com



Avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France -
Ministère de la Culture et de la Communication,
de la Ville de Paris et la Région Île-de-France



Jeunesse sans dieu

texte de Ödön von Horváth
spectacle de François Orsoni

traduction

Rémy Lambrechts

adaptation

Marie Garel-Weiss et François Orsoni

avec

Brice Borg,
Bert Haelvoet,
Thomas Landbo,
Estelle Meyer,
Bernard Nissile,
Florian Pautasso,
Camille Rutherford,
Jordan Tucker

régie générale et régie lumière

Antoine Seigneur

vidéo

Pierre Nouvel

son

Rémi Berger

costumes

Sara Kittelmann

Coproduction Théâtre de NéNéKa, Théâtre de la Bastille, la Ville d'Ajaccio, la collectivité territoriale de Corse, Aria/Corse, Centre de formation et d'éducation par la création, le Centre dramatique national de Reims et le Jeune Théâtre National.

La compagnie NéNéka est conventionnée par la Collectivité Territoriale de Corse et la Ville d'Ajaccio.

www.neneka.fr

« Tous les nègres sont fourbes, lâches et fainéants » écrit un élève dans sa copie. Face à ce signal d'alarme d'une jeunesse fasciste montante, un professeur est divisé entre ses convictions humanistes et le danger de ne pas se conformer. Le théâtre devient alors le champ de bataille de ses pensées où s'affrontent culpabilité, foi et liberté. Que reste-t-il pour se sentir vivant ? La pulsion : un meurtre, un désir violent... Dans ce monde en perte d'illusions, un élève, une conscience, une génération entière seront jugés. Après *Jean la Chance* puis *Baal* de Bertolt Brecht, François Orsoni revient au Théâtre de la Bastille avec une adaptation théâtrale aussi grinçante que réjouissante. Écrit en 1937, **Jeunesse sans dieu** est le dernier roman d'Ödön von Horváth. Il est l'auteur de nombreuses pièces de théâtre à succès, dont *Casimir et Caroline*, montées à Berlin dans les années 30. En 1933, tandis que les nazis brûlent les livres, Horváth est peu à peu qualifié « d'auteur dégénéré ».

Elsa Kedadouche

À propos de *Jeunesse sans dieu*

Été 2011. Les mises en scène de *Jean la chance* et de *Baal* se sont succédées. Nous formons une troupe et c'était mon souhait. Plus que les pièces elles-mêmes, les liens qui se fabriquent autour m'importent et me comblent. Mais cet été-là je suis fatigué. Ma petite famille de théâtre me semble dysfonctionnelle, éparpillée, capricieuse. Un stage m'est proposé avec des jeunes acteurs. Je pense qu'il est parfois salvateur de fuir les siens. Le village corse d'Olmi-Cappella abrite ce stage. Je le connais bien, je suis Corse, même si je suis aussi un peu allemand, anglais, français... Je dois trouver un matériau à ce stage et je suis vide, sans autre envie que celle de m'échapper de ceux que je connais. Je lis et lis encore, rien ne m'accroche. Je n'arrive pas à me concentrer. Je m'abrutis de télévision. Le dimanche soir je suis heureux quand vient l'heure de *Faites entrer l'accusé*. La date du stage approche et je n'ai pas de texte. Je pense à ce village et aux enquêtes de Christophe Hondelatte.

L'année précédente, j'avais observé le climat qui régnait dans ces montagnes corses. La chaleur intense, les répétitions studieuses et les soirées qui laissaient échapper la tension, les jeunes filles en tenues très légères, transpirantes, rieuses, les jeunes hommes qui buvaient, discutaient théâtre, sans regarder vraiment ces filles, ou ne s'en émerveillant pas. Tout cela semblait bien normal et bon enfant. Les habitants du village devenaient les spectateurs d'un théâtre qui se jouait chez eux, sur le plateau de leur vie reléguée à de la figuration. Ils en étaient exclus par cette jeunesse, par ce jeu accaparant qualifié de travail, ils en devenaient transparents et voyeurs. Un homme d'une cinquantaine d'années venait chaque jour voir une jeune actrice répéter. À la fin de la journée, il lui offrait des gâteaux et l'emmenait faire un tour sur sa vieille moto. Elle acceptait sans réfléchir. L'homme, les montagnes, la Corse, la chaleur, elle embrassait tout le folklore, curieuse et enivrée. Il ne s'est rien passé. Personne n'a retrouvé le corps de cette jeune fille au fond d'un ruisseau, elle est rentrée à Paris. Mais tous les éléments étaient présents, en attente du drame. Je regardais sans doute trop la télévision. Et puis j'ai lu les pièces d'Ödön von Horváth. Mais je ne voulais plus de théâtre, je souhaitais sortir du cadre. J'ai pensé à quelque chose qui s'écrirait au jour le jour, qui n'existerait pas déjà, que personne ne se serait approprié. Horváth n'a écrit que trois romans. J'ai lu ***Jeunesse sans dieu***. J'ai décidé de partir dans les montagnes corses avec des jeunes filles et des garçons, avec comme seule envie de théâtre un roman.

Il y a trois parties dans ***Jeunesse sans dieu***. Dans chacune des parties, des chapitres plus ou moins courts, qui sont eux-mêmes autant de parties, qui sont un tout, qui forment un tout.

Le professeur est le héros, ou l'antihéros de cette histoire. Horváth décrit un monde où la délation, l'accusation, la justice, la loi, régissent une société hantée par l'ordre, soumise à des autorités, elles-mêmes subordonnées à d'autres autorités plus menaçantes encore, comme des poupées russes que l'on ouvre sans fin. Il y a toujours quelqu'un au-dessus de vous qui peut vous anéantir, d'un mot, d'un regard. Le chaos a dilué toute conscience dans un bain de peur. Ne pas se faire prendre, ne pas perdre, observer la violence et le sexe chez les autres, les vivre par procuration, être dans les multiples possibles qu'offre une existence rêvée. Le professeur est lâche, indigné, voyeur, avide, envieux, et finit meurtrier alors qu'il n'a tué personne de ses propres mains.

À sa première lecture le roman m'a frappé par ses ruptures, ses détours, l'écriture me semblait urgente, presque automatique, alternait le récit didactique d'épisodes concrets et le lyrisme prenait des chemins détournés. Pourtant, la répétition et l'obsession construisaient une pensée inconsciente qui semblait échapper de l'auteur malgré lui. La description d'une société absurde dans laquelle se débat le professeur, sa solitude extrême qui confine à la folie, son sentiment d'une coalition sourde qui se tisse autour de lui sans être incarnée par des êtres précis mais par ces Autres qui l'entourent et qui eux aussi tremblent, la paranoïa croissante que ce climat engendre, la culpabilité d'un crime qui n'est pas le sien mais que l'on voudrait commettre pour exister, pour agir, la recherche de foi perdue, tous ces éléments imprègnent le roman de ce climat des années 30 en Allemagne. Il faut des coupables, il faut des victimes, et le professeur interroge sa place, sa lâcheté, sa foi, l'histoire, la philosophie, la religion, la psychanalyse, à tout moment.

Après plusieurs lectures, j'ai eu le sentiment que le professeur (Horváth lui-même ?) écrit cette histoire alors qu'il est déjà trop tard, qu'elle est en chemin vers une issue fatale, qu'elle a même déjà eu lieu. Il ne fait que se débattre, il ne peut rien, il le sait, il observe sa propre passivité et la torpeur le terre au seul endroit où il se pense en sécurité, son esprit. Une dualité se crée en lui, qui n'est que le symptôme de son inertie. Il n'a plus que l'esprit pour se battre, débattre. Le réel s'incarne dans les pensées qui le hantent. Le mental devient l'unique lieu de vérité quand tout autour le mensonge et la peur fabriquent un cauchemar peuplé d'êtres qui ne sont plus que des figures menaçantes, ou des projections fantasmées de soi-même, voire les deux à la fois...

C'est ainsi que le texte a été adapté dans un premier temps. Au plus près de ce qui semblait être la parole inconsciente d'Horváth, des mots écrits comme à la vitesse d'une pensée terrifiée. L'urgence de n'écrire que l'essentiel, sans organisation, comme une impulsion irrépressible, une nécessité qui donne au texte sa

forme particulière, où le sentiment d'inachevé construit paradoxalement la force de vérité du roman.

La pensée est la dernière lutte et on s'y perd. On devient fou mais c'est toujours une belle échappatoire. Il ne reste que l'interrogation, que les possibles, la connaissance de soi, vaine finalement. Il n'y a plus d'instances à qui s'en remettre, plus d'amis, ni d'ennemis que soi-même, plus de désir qui ne soit puni. Il reste la pulsion pour se sentir vivant. Celle du meurtre, celle du sexe. La sauvagerie de l'état est la norme, l'état sauvage est pointé du doigt.

Les images scéniques sont apparues dès la lecture du roman. Le plateau est le lieu de l'enfermement psychique du professeur. Son récit est une construction mentale, avec sa géographie propre, libre de toutes contraintes de réalisme. La musique, la danse, le rire et l'absurde s'invitent d'autant plus que tout est permis, tout est échappatoire. Mais de Dieu, personne n'en parle.

« La petite danse de mort, la foi, l'amour, l'espérance. »

François Orsoni

Ödön von Horváth (1901-1938)

Né dans une famille noble et catholique, de père diplomate, ballotté entre plusieurs pays et plusieurs langues (né en Croatie, de nationalité hongroise, élevé entre Belgrade, Budapest, Bratislava et Munich, pense et écrit en allemand), il grandit à Budapest avant d'étudier la littérature à Munich. Ödön von Horváth met très tôt son talent aigu d'observateur de son époque au service de l'écriture. Sa première pièce de théâtre *Mord in der Mohrengasse, Meurtre dans la rue des Maures*, date de 1922. Il signe un contrat avec la maison d'édition Ullstein qui lui permet de vivre de sa plume. *Der ewige Spießler, L'Eternel petit bourgeois*, son premier roman, paraît en 1930. En 1931, il rencontre son premier succès avec *Italienische Nacht, Nuit italienne* et *Geschichten aus dem Wienerwald, Légendes de la forêt viennoise*, deux pièces majeures montées à Berlin. Il reçoit le prix Kleist.

En 1933, il fuit Berlin pour Vienne où sa pièce *Glaube Liebe Hoffnung, Foi, amour Espérance*, est jouée en 1936. Contraint de fuir à nouveau, il quitte Vienne en 1938. Son exil le conduit à Budapest, Trieste, Venise, Milan, Prague, Zurich, Amsterdam et enfin à Paris accompagné de son amie Wera Liessem.

Le 1er juin 1938, alors qu'il se promène sur les Champs-Élysées, il est tué accidentellement devant le Théâtre Marigny par une branche d'arbre arrachée par la tempête. La même année paraissent ses deux derniers romans, *Ein Kind unserer Zeit, Un fils de notre temps* et *Jugend ohne Gott, Jeunesse sans dieu*, traduit en huit langues chez l'éditeur des exilés Allert de Lange. Il est l'auteur d'une vingtaine de pièces et de trois romans. Ödön von Horváth est célébré comme l'un des plus

grands dramaturges du XX^e siècle.

L'intégralité de ses pièces de théâtre est éditée en français par l'Arche.

Klaus Mann, le tournant

Un autre poète, qui nous rendait parfois visite à Amsterdam, ne laissait pas, lui non plus, d'être un peu étrange : Ödön von Horváth, dramaturge et romancier hongrois. Certes, il ne buvait pas autant et ne parlait guère de l'Empereur, mais ses propos n'étaient pas pourtant tout à fait exempts de traits inquiétants. Horváth, l'un des talents poétiques les plus remarquables de sa génération, adorait bavarder au sujet d'accidents bizarres, de maladies grotesques et d'épreuves en tout genre. Les fantômes, eux aussi, les voyants, les rêves prémonitoires, les hallucinations, les pressentiments, la double vue et autres phénomènes surnaturels jouaient un grand rôle dans sa conversation ; conversation, d'ailleurs, qu'il ne tenait pas le moins du monde sur le ton du chuchotement anxieux mais, au contraire, une gaieté joviale et souvent fort bruyante.

Horváth n'avait rien d'un hystérique ni d'un amoureux sombre et pédant des forces occultes. Il se distinguait plutôt par une santé robuste et une solide aptitude au plaisir. Mais il en savait long sur l'angoisse, ce sentiment de malaise profond, paralysant, que Freud a reconnu comme un phénomène capital de notre civilisation, un mal dont l'extension démesurée est peut-être, en fait, l'événement le plus décisif de notre temps, le plus gros de conséquences fatales. « Je n'ai pas tellement peur des nazis, déclarait Horváth. Il y a des choses plus graves : celles dont on a peur sans savoir pourquoi. Par exemple, j'ai peur de la rue. Les rues peuvent vous vouloir du mal, les rues peuvent vous détruire. Les rues me font peur. »

Après un séjour à Amsterdam, il partit pour Paris, où il avait une affaire à traiter avec une firme cinématographique. Avant son départ, il alla encore chez une diseuse de bonne aventure : il voulait savoir si un accord lucratif serait conclu. La voyante s'exprima de manière ambiguë, à la façon des oracles antiques : « Vous aurez à Paris, monsieur, la plus grande aventure de votre vie ! ». Il négocia dans un bureau des Champs-Élysées ; l'affaire semblait marcher, Horváth croyait déjà avoir le contrat en poche. Tant d'argent ! Quelle aventure ! La plus grande de sa vie, exactement comme l'avait prédit la sorcière... De fort joyeuse humeur, il prit le chemin du retour. Tandis qu'il descendait les Champs-Élysées en flânant, survint une tempête, pas vraiment un ouragan mais tout de même un fort coup de vent. Une violente rafale arracha l'une des nombreuses branches de l'un des nombreux arbres qui bordent la magnifique avenue. C'était précisément l'arbre sous lequel le poète passait à ce moment-là. La branche lui

tomba sur la nuque – une lourde branche, elle frappa le cou comme un couperet. Le poète qui n'avait pas peur des nazis fut guillotiné à Paris par un arbre pacifique.

in *Le Tournant, histoire d'une vie*
Klaus Mann, éditions Babel,
traduit de l'allemand par Nicole Roche avec la
collaboration d'Henri Roche

À propos de la compagnie

Le théâtre de NéNéKa que dirige François Orsoni a vu le jour en 1999. Si on peut dessiner un chemin, un fil conducteur assez clair à travers ses choix dramaturgiques, c'est surtout par un « art de faire », qui s'installe au fur et à mesure des créations, que l'identité de cette compagnie est née. La parole est au centre de tout. La parole écrite tout d'abord, celle de Pirandello, de Pasolini, de Brecht, de Büchner, de Dea Lohers... Une parole qui dénonce l'ordre établi, les faux-semblants, qui libère et qui est source de réflexion. Une parole incarnée aussi. Sur scène, pas d'effets spéciaux, pas d'esbroufe, une scénographie toujours soignée et au service du texte, des comédiens qui font se rencontrer des savoir-faire, des corps qui disent, qui rendent le texte intelligible. Lorsque pouvoir leur est donné de créer leurs personnages, les acteurs ont ici un grand espace de liberté. Beaucoup d'improvisations, une large place aux propositions, beaucoup d'essais, de tentatives. Jusqu'au dernier moment et certainement même au-delà, personne ne sait à quoi va ressembler l'ensemble.

Une première étape de travail a été engagée sur **Jeunesse sans dieu** avec les élèves de la classe libre de l'école Florent en janvier et février 2013.

Parcours

François Orsoni

Diplômé d'un D.E.A. en sciences sociales, François Orsoni étudie le théâtre au cours Florent sous la direction de Michèle Harfaut, Michel Fau, Jean-Damien Barbin et Éric Ruf.

Au théâtre, il met en scène *Louison* d'Alfred Musset (2012) ; © – textes d'après Copi (2011) ; *Baal* de Bertolt Brecht (2010) (Festival d'Avignon et Théâtre de la Bastille) ; *Histoires courtes* de Luigi Pirandello (2009) ; *Contes chinois* de Chen Jiang Hong et *Contes fantastiques* de Maupassant (2008) ; *Jean la Chance* de Bertolt Brecht (2007) (Théâtre de la Bastille, 2009) ; *Barbe-bleue, espoir des femmes* de Dea Lohers (2006) ; *La Jeune Fille, le diable et le moulin* (2005) et *Épître (pour que soit rendue la parole à la parole)* d'Olivier Py (2004) ; *L'Étreinte* de Luigi Pirandello (2002) ; *Woyzeck* de Georg Büchner (2002) ; *Morphine* de Mikhaïl

Boulgakov (2001) ; *Whos is me* d'après Pier Paolo Pasolini (2000) et deux pièces de Luigi Pirandello *Le Bonnet de fou* et *L'Imbécile* en 1999. En tant qu'acteur, il joue sous la direction de Jean-Claude Penchenat dans *Un homme exemplaire* de Carlo Goldoni ; de Pierre Vial dans *Le Soulier de satin* de Paul Claudel ; de Serge Lipszyc dans *Henry VI* de Shakespeare ; de René Loyal dans *Le Misanthrope* de Molière et de Thierry de Peretti dans *Le Retour au désert* de Bernard-Marie Koltès (Théâtre de la Bastille, 2001). Au cinéma et à la télévision, il travaille notamment sous la direction de Caroline Bottaro dans *Joueuse* ; de Éric Rochant dans *Mafiosa* et de Alain Berberian dans *L'Enquête Corse*.

Brice Borg

Brice Borg suit la classe libre du cours Florent de 2009 à 2013. Il met en scène *Le Médecin malgré lui* de Molière en 2012. La même année, il joue dans *Les Fâcheux* de Molière et *Homme et galant homme* d'Edouardo de Filippo. Dans le cadre de ses travaux de fin d'études au cours Florent, il joue notamment dans *Tableau d'une exécution* de Howard Baker, *Les Brigands* de Friedrich von Schiller, *Mangeront-ils* de Victor Hugo.

Bert Haelvoet

Diplômé du Studio Herman Teirlinck d'Anvers, Bert Haelvoet est comédien et auteur en Belgique. Il joue au théâtre Toneelhuis à Anvers et également dans diverses pièces du répertoire avec le collectif tg STAN, la compagnie Marius et De Roovers. Au cinéma, il joue dans des films flamands qui ont remporté un vif succès auprès du public, notamment *La Mertitude des choses* de Félix Van Groeningen et *A Perfect Match* de Miel Van Hoogenbenut.

Thomas Landbo

Thomas Landbo est comédien et musicien danois. Il se forme pendant trois ans au Danemark dans un système maître/apprenti avec de nombreux acteurs et metteurs en scène. En France, il suit la formation au cours Florent. Il commence à travailler avec François Orsoni dans *Jean la Chance* (Théâtre de la Bastille, 2009) puis *Baal* de Brecht au Festival d'Avignon et au Théâtre de la Bastille (2010), mais aussi dans *Contes chinois* de Chen Jiang Hong, © d'après Copi, *Histoires courtes* et *Le Bonnet de fou* de Pirandello, *La Jeune Fille, le moulin et le diable* et *Épître* de Olivier Py, *Woyzeck* de Georg Büchner. Il joue également sous la direction de Marie Steen, Anita Picchiarini, Laurent Sauvage. Au cinéma, il joue avec Béatrice Dalle dans *Domaine* de Patric Chiha. À la télévision, il joue sous la direction de Gabriel Aghion, Laurent Heynemann et Haïm Bouzaglo.

Estelle Meyer

Estelle Meyer suit les cours Florent puis rentre au Conservatoire national supérieur d'art dramatique en 2006 où elle travaille avec Dominique Valadié, Sandy Ouvrier, Cécile Garcia-Fogel, Antoine Mathieu et Alfredo Arias.

À sa sortie, elle travaille sous la direction de François Orsoni dans *Baal* et *Jean la Chance* de Bertolt Brecht, *Les Contes Chinois* et *Pièces Courtes* de Pirandello.

Elle travaille également avec Stéphanie Loïk sur *La guerre n'a pas un visage de femme* de Svetlana Alexeïvitch ; avec Matthieu Dessertine sur *Commencement des pluies* de Matthieu Dessertine ; avec Thomas Bouvet sur *La Ravissante Ronde* de Werner Schwab ; avec Jean-Pierre Garnier sur *La Coupe et les Lèvres* de Alfred Musset ; avec Sara Llorca sur *Les Deux Nobles Cousins* de Shakespeare, *Théâtre à la campagne* de David Lescot et *Tambours dans la nuit* de Brecht ; avec Nathalie Fillion sur *À l'Ouest* et *Sacré Printemps* ; avec Denis Llorca sur *Les Troyennes* d'Euripide et dernièrement avec Jacques Vincey sur *La vie est un rêve* de Calderón.

Parallèlement, Estelle Meyer développe une carrière de chanteuse, et crée son répertoire en tant qu'auteur-compositeur.

Bernard Nissile

Bernard Nissile suit le cours Florent et se forme à l'école des Amandiers de Nanterre. Au théâtre, il joue notamment sous la direction de Patrice Chéreau (*Platonov* de Tchekhov, *Hamlet* de Shakespeare, *Le Retour au désert* de Bernard-Marie Koltès) ; Luc Bondy (*Le Conte d'hiver* de Shakespeare, *John Gabriel Borkman* d'Ibsen) ; Jean-Louis Martinelli (*Schweyk* de Brecht) ; Pascal Rambert (*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare) ; Claude Stratz (*Fantasio* d'Alfred de Musset) ; Marcel Maréchal (*Les Paravents* de Jean Genet, *Jock* de Jean-Louis Bourdon et *La Paix* d'Aristophane) ; Pierre Romans (*La Petite Catherine de Heilbronn* et *Penthésilée* d'Heinrich von Kleist) ; Louis-Do de Lencquesaing (*Anatole* d'Arthur Schnitzler au Théâtre de la Bastille). Au cinéma, Bernard Nissile tourne notamment sous la direction de Valeria Bruni-Tedeschi, Nicole Garcia, Agnès Jaoui, Michel Hazanavicius, Christian Vincent, Solveig Anspach, Olivier Assayas, Xavier Beauvois et Patrice Chéreau. Il rédige également un scénario avec Noémie Lvovsky. Le court métrage *Bête de scène*, dont il rédige le scénario avec Michel Fessler, remporte le prix du meilleur court métrage européen au festival Premiers plans d'Angers (1995) et le prix du meilleur scénario original à Villeurbanne ainsi que le Prix Canal + en 1994.

Florian Pautasso

Florian Pautasso est élève à l'école Auvray-Nauroy de 2009 à 2011, puis il intègre la classe libre du cours Florent jusqu'en 2013. Il écrit et met en scène plusieurs pièces, dont *Incroyable, irraisonné, impossible baiser* (2013), *Show funèbre à 7 voix* (2012) ou encore *Corps de Marie* (2008). En tant qu'acteur, il joue notamment dans *Hamlet* de Shakespeare, dans *Peplum* de Rémi de Vos, dans *L'Éveil du printemps* de Frank Wedekind. En 2012, il est en résidence d'écriture à la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon, Centre national des écritures du spectacle. En 2008, il est directeur artistique de la compagnie des Divins Animaux.

Camille Rutherford

Camille Rutherford se forme au conservatoire à rayonnement régional de Clermont-Ferrand et au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris. Dans le cadre de sa formation au Conservatoire de Paris, elle joue notamment sous la direction de Philippe Torretton, Yann-Joël Collin, Julien Olivieri, Hans-Peter Cloos et Sandy Ouvrier. Elle joue ensuite dans diverses pièces, notamment dans *Les Bonnes* de Jean Genet (mise en scène Éric Massé), *L'Origine du monde* de Sébastien Thiéry (mise en scène de Jean-Michel Ribes). Elle interprète la voix d'une anglaise séductrice dans le film *Holly Motors* de Leos Carax. Au cinéma, elle tourne notamment sous la direction de Nicolas Klotz et Elizabeth Perceval, Philippe Garrel, Thomas Imbach, Abdellatif Kechiche et Jean-Michel Ribes.

Jordan Tucker

Jordan Tucker suit la classe libre du cours Florent en 2011. Au théâtre, il écrit et met en scène *Follow Me XO* en 2013. Il joue notamment sous la direction de Jean-Pierre Garnier, Jorge Siva, Camille Grenier, Christine Farenc.

Michael Köpke

Michael Köpke étudie la scénographie et l'audiovisuel à Utrecht, Prague, Berlin, Weisensee, Karlsruhe et à l'ENSAD de Paris. Il est régisseur adjoint au Thalia Theatre de Hambourg et y assiste la scénographe Annette Kurz pour les créations de Luk Perceval, Christiane Pohle et Nicolas Stemann. Comme scénographe, il travaille avec Félix Rothenhäusler, Gernot Grünwald, Alix Luque, Frank Anné. En outre, il collabore à l'installation *Alpinarium Dortoir* qui a été présentée entre 2003 et 2007 dans des festivals en France, en Allemagne et en Suisse.

Antoine Seigneur

En régie générale, Antoine Seigneur a travaillé à l'Opéra Royal du Château de Versailles, au Festival d'Avignon (Cloître des Celestins, Grande Halle de la Villette) et en régie générale et lumière pour la compagnie de Jacques Rebotier et pour la compagnie Nénéka. En lumière, il a travaillé notamment aux Amandiers de Nanterre, à la Maison du Japon, au Conservatoire national d'art dramatique de Paris, au Festival d'Avignon, au Théâtre de l'Aquarium, pour la compagnie François Verret...